



En plus de la scène, le Franco-Suisse Charles Nouveau fait de la radio, de la télé... «Comme ça, on ne se lasse jamais.» Louise Rossier

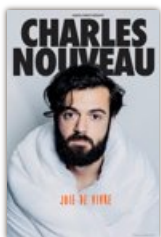
produisaient ensemble pour leur spectacle «Fifty Fifty» étaient remplies à majorité de femmes. Pour se rendre compte que, finalement, c'étaient des soirs de Champions League. Il est donc arrivé à la conclusion suivante: «L'important, c'est d'être marrant!»

Et marrant il l'est. Il dégage aussi une énergie particulière avec son petit air de ne pas y toucher et son flegme. On est vite emporté par son sarcasme, sa plume aiguisée et on se laisse surprendre par ses alternances de moments déjantés et d'autres où il joue sur la corde sensible.

Dans son spectacle «Joie de vivre», il parle de sa vie. Évidemment. Celle-ci se passe plutôt bien en ce moment, mais il fait aussi écho aux passages plus obscurs qu'il a traversés. Un

spectacle qui change en fonction de ce qu'il vit, de ce qui le fait rire, de l'évolution de sa carrière, de sa personne: «J'ai changé, mais j'ai toujours autant envie de faire passer un bon moment aux gens et de passer, moi aussi, un bon moment. Je fais plein de choses différentes, la radio, le stand-up, la télé. J'aime sillonner tous ces registres et toutes ces activités. Comme ça, on ne se lasse jamais.»

On aimerait en savoir plus. Il ne veut pas tout dévoiler. On se dit que ce n'est finalement pas si grave, l'humour reste une politesse, celle aussi de garder quelques secrets.



À VOIR

«Joie de vivre», Caustic Comedy Club, les 10 et 11 mai, Carouge (GE).

Réservations:

www.causticcomedyclub.ch

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur
en chef adjoint



Le big bang de M. Cahn

Tous les nouveaux responsables d'institutions culturelles promettent le changement de cap et l'avenir radieux. Mais il en est peu qui ont aussi bien pensé leur affaire qu'Aviel Cahn, qui dirigera le Grand Théâtre de Genève dès la rentrée. Il promettait un big bang? Il n'avait pas menti. Des pieds à la tête, la vénérable scène lyrique se voit bousculée. Du nouveau logo au choix des ouvrages, des gestes tarifaires (100 places par soir à 17 francs, comme le cinéma) aux collaborations avec une foule de partenaires culturels, festivals, théâtres, écoles, on ne trouve pas un aspect de l'institution la plus coûteuse de Suisse romande qui ne soit mis au service de cette vision nouvelle.

Certes, le CV d'Aviel Cahn parle pour lui. Ce brillant quadragénaire d'origine zurichoise a déjà écumé bien des opéras. Celui des Flandres, où il a administré une cure de revitalisation radicale, vient d'être désigné meilleur opéra de l'année. Alors, bien sûr, ça décoiffe un peu. Dès le premier coup d'œil: les affiches déclinent les photos d'une Genève de ciels gris et des HLM de banlieue, pour parler moins des spectacles que des publics, et leur dire qu'ils sont désormais tous bienvenus. Car, de toutes ses forces, le Grand Théâtre veut ouvrir portes et fenêtres, se désacraliser, devenir un catalyseur des jeunes énergies créatrices locales et devenir «une destination plutôt qu'un lieu» avec des apéros, des conférences, des brunches et des «late nights».

La modernité n'est, bien sûr, pas que dans la manière, mais au cœur du réacteur, dans les spectacles. Chacune des productions attire par l'alliage entre l'intérêt propre de l'ouvrage et celui des équipes qui s'en emparent. À l'image du titre d'ouverture, «Einstein on the Beach», opéra de l'Américain Philip Glass, qui sera mis en scène par Daniele Finzi Pasca, tout juste sorti de la Fête des vignerons.

Ouverture à la cité, aux thèmes et aux artistes d'aujourd'hui, à une culture vivante, et qui donc fait débat: la devise de cette première saison, «Oser l'espoir», sonne bel et bien comme la promesse d'une nouvelle ère.

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch